



BARON ROUGE

19-59





LES ÉDITIONS TINTAMARRE — LES CAHIERS DU TINTAMARRE

RÉDACTEUR EN CHEF

D. A. Kress, Centenary College of Louisiana

COMITÉ DE RÉDACTION ET DE DIRECTION

Clint Bruce, Brown University

Richard Guidry, Louisiana Department of Education, retraité

Carol Lazzaro-Weis, University of Missouri, Columbia

Chris Michaelides, University of Louisiana, Monroe

May Rush Gwin Waggoner, University of Louisiana, Lafayette

BARON ROUGE

19-59

Freddy De Pues



Les Cahiers du Tintamarre
Shreveport 2006



Copyright © 2006, Les Cahiers du Tintamarre,
Centenary College of Louisiana, all rights reserved.

Première édition, 2006

De Pues, Freddy
Baron Rouge 19-59

ISBN: 0-9754244-7-5

Library of Congress Control Number: 2006933752

Conception de la couverture
et mise en pages par Ashley Owens

Imprimé aux États-Unis.

Éditions Tintamarre
Centenary College of Louisiana
2911 Centenary Blvd.
Shreveport, LA 71134
www.centenary.edu/editions

La vente de la Louisiane donna à la nation américaine des milliers de citoyens nouveaux dont l'héritage trouvait ses racines en France, au Canada francophone, en Allemagne, en Belgique, en Espagne, en Afrique et aux Caraïbes. Américanisés sans le vouloir, ces colons, esclaves et réfugiés n'ont pas abandonné leur culture en mettant pied sur le sol louisianais. Au contraire, ils nous ont laissé, dans leurs journaux, leurs livres, leurs manuscrits et leurs chansons, un registre riche et varié de leur vie au nouveau monde. C'est cette expérience – exprimée au moyen de ces langues aujourd'hui minoritaires – que Les Cahiers du Tintamarre explorent dans les mots des gens qui l'ont vécue ou qui la vivent encore.

Pourtant, se limiter à la publication de textes qui datent du XIX^e siècle serait proclamer en même temps la fossilisation et la défaite du français en Louisiane. Que le français soit en déclin dans le terroir louisianais, on ne saurait le nier. Mais on y découvre toujours une polyphonie francophone si riche et imagée qu'elle même rivalise avec celle de la mère patrie, qui, d'ailleurs, n'a jamais su apprécier le parler louisianais à sa juste valeur. L'héritage cadien, créole, amérindien, immigrant, offre de quoi défendre et illustrer la francophonie louisianaise, et nos romanciers immigrés, nos conteurs amérindiens, nos chanteurs créoles et nos poètes cadiens ont tous leurs vérités à dire.

Saluons donc ce Baron Rouge 19-59, ce premier roman de langue française écrit en Louisiane depuis plus d'un siècle. Que cette langue sorte des bayous pour prendre fièrement sa place si méritée dans la francophonie et la polyphonie moderne et internationale !



TABLE DES MATIÈRES

À El Le

L'anathème	9
Anna	27
Julien	41
La baie	55
Julot	69
The Seven Sacred Pools	95
Épilogue	103





L'ANATHÈME

C'est un coin de grisaille où s'afflige une cité ternie. Trois personnages similaires s'orientent dans différentes directions, sans vouloir se séparer. Chapeaux melon sous des éclipses de lune, ou des attrape-rêves, ou des « C » vus d'un miroir, ou des ceci-n'est-pas-cela, ils semblent ne savoir quelle destinée choisir.

J'élis le personnage de droite du tableau de Magritte, celui dont on devine la portée du regard, loin du décor attristant de la ville dont il s'évade. Sans doute Charleroi, Châtelet, voire Lessines.

La Highway 360 de Maui, prétendue aventureuse, le déçoit : elle est encombrée de voitures urbaines. Il se réjouit à l'idée qu'il sera probablement le seul à oser emprunter la piste interdite aux voitures de location, peu après Hana.

En s'éloignant de Kahului, la seule ville de l'île, il découvre des champs d'ananas, juste après Paia. Anna, sa compagne, prétend l'arrêter pour découvrir dans la réalité du toucher ce qu'elle n'a jamais vu qu'en images. Comme il ne peut trouver un dégagement de la voirie sur-le-champ, Anna s'impatiente. Il gare enfin sa Mistubishi sur l'accotement. Mais Anna n'a pas obtenu au moment qu'elle a choisi sa perception tactile des fruits empanachés.

Boudeuse, elle se confine dans l'automobile et il prend, pour se faire pardonner, des photos qu'Anna refusera de regarder plus tard, puisqu'elle en était absente.



La maturité ne lui a pas apporté le réconfort de la sagesse. Dans le bouillonnement de ses sens inchangés depuis ses 18 ans, il s'irrite tout d'abord, puis profite du silence d'Anna pour imaginer une meilleure manière de recréer ce moment raté.

Combien de fois ne s'est-il livré à cet exercice de rattrapage de sa ligne de vie événementielle ? Il est assez souvent en état de regrets, mais ne renie pas ses choix, car il est dans l'ignorance des divers contours qu'aurait pu prendre son existence si ses décisions avaient été différentes.

Ainsi, il aurait pu être pilote d'aviation militaire, mais ses voyages se seraient limités à l'aire étroite où les forces aériennes de son pays d'origine se déploient timidement. Par contre, il aurait été admis à la retraite depuis belle lurette. Aussi se contente-t-il, au gré de ses ratages, de se remettre en scène virtuellement dans des brèves séquences de vie, comme lors d'un tournage où l'on peut recommencer à loisir.

Parfois, il aurait voulu être quelqu'un d'autre, jaloux de grands esprits à l'écriture aisée. Trop souvent, il se morfond de n'avoir pu réaliser certains petits rêves plausibles comme de décrocher de vrais diplômes prestigieux au lieu de persister dans sa formation ininterrompue d'autodidacte. Il aurait pu ainsi arpenter les campus et se délecter à la vue rajeunissante des jolies étudiantes. Enfin, au milieu de ce délabrement mineur, il se découvre aussi inachevé que ces œuvres d'artistes laissées à l'oubli dans leurs ateliers. La plupart du temps, et c'est sa caractéristique principale, il manque de perspective à long terme et entame son roman comme si ses personnages en dicteraient aisément la trame.

À l'opposé, du haut de ses 29 ans, Anna semble avoir une vie toute tracée, sans obstacles, finement modelée par sa volonté de réussite. Seules ses certitudes jouvencelles encomrent son esprit, comme sa présomptueuse manie de prétendre que le monde serait bien meilleur s'il s'accordait au diapason de ses certitudes. Elle en avait donné quelques exemples dérangeants,

jetés comme d'impardonnables anathèmes, lors de certaines réflexions politiquement incorrectes sur les habitants originels des îles, trop indolents à son gré.

Les Hawaïens ont le sens de l'humour, le plus petit poisson rencontré dans les îles porte le nom d'*Humuhumunukununu* *puaa*. Il est vrai aussi que le pidgin local, dérivé du tahitien et encombré d'anglais, ne comporte que quatorze lettres. De fait, Anna ne s'en remet jamais, incapable de retenir pour plus de trente secondes le nom de localités à l'anagramme facile.

Anna, encombrante par ses exigences, se livre en outre à des sortilèges. Elle exige beaucoup de oui, en récolte davantage, attend quelques non qui se font languir, mais entre les non qui sont oui et les oui qui ne sont pas vraiment non, un homme à l'esprit bien charpenté perd son entendement. Quand donc faut-il dire des oui ou des non définitifs à une femme ? *We know* ? Mystère.

Jules n'a jamais pu imaginer avant l'épisode d'Anna l'étendue de la problématique du oui-non. Il a souvent choisi de se laisser guider par l'instinct. Parfois il attend les effets d'un oui quand il croit un non souhaité ou son contraire. Jamais il ne s'y retrouve.

Le bégain déboussolé trouve toutes les vertus à l'endroit visité puisqu'il n'y a pas de serpents dans les îles Hawaï. Il s'aventure sans crainte ni remords dans les pistes tropicales qu'Anna lui trace sans embarras, entre les forêts de bambous et ces plantes que nous conservons en Europe comme des bonzaïs dans nos appartements mais qui font figure de géants au milieu du Pacifique.

Comment s'appellent ces plantes grasses ? Anna n'a rien à dire et reste dans la frustration de ce champ d'ananas manqué. Depuis qu'il s'est donné pour mission de prendre tout par l'image, rivé sur ses caméras, il ne voit la proportion de l'immensité de la jungle tropicale qu'en caressant Anna de son objectif, le temps d'un zoom sur ses rivages émaciés.

L'œil lui fait du mal, il ne découvre Hawaï qu'au travers de sa lorgnette japonaise, son Nikon avec un cercle rouge impérial au milieu de la visière, tel le légendaire coucher de soleil des îles.

Anna ne fait pas vraiment l'âge de ses ans, mi-nipponne, ni comme nos femmes. Les Japonaises divergent forcément de nos canons, car elles ont des allures de perpétuelles adolescentes. De plus, elles ont une bougeotte consternante et se bousculent dans nos ascenseurs comme si c'étaient leurs Shinkansen bondés de Tokyo.

Anna n'a pas dû emprunter les trains.

Elle prenait la pose.

Anna valorise une silhouette fine que l'on fixe à jamais en mémoire, comme une impression infinie de parfaite arrogance de beauté qu'elle amplifie de ses seins étonnamment épanouis pour lui offrir un profil élastique en « S » inversé. Est-ce par hasard qu'il la voit regardée ? Il la couvre, pudibond, de sa sortie de bain en taffetas flambé, puis de baisers sur le visage mi-nippon. Le paparazzi manqué s'emberlificote dans les réglages de son Canon sophistiqué. Ils finissent de siroter leur Mai Tai au jus d'ananas puis s'engagent vers leur chambre du Hana-Maui Hotel. Il passe, menaçant, près du photographe qui reluque encore son Eurasienne bien nippée dans sa robe de soie.

Anna lui demande ce qui lui traverse l'esprit, vieille habitude féminine.

Il ne peut lui répondre, car il garde en lui cet inconfort d'un regard étranger sur sa compagne et l'interrogation sur ses propres latitudes d'injalousie. Son désagrément de quasi-quinquagénaire s'exacerbe depuis que leur entourage ne cesse d'affirmer, croyant le complimenter, que sa fille est bien belle.

Pendant qu'Anna s'enrobe de ses artifices pour sublimer ses avantages, il se dérobe pour penser au chemin qui l'avait emmené vers cet archipel perdu entre les deux mondes qui séparent ces amants.

Anna était une histoire récente à l'avenir improbable par l'écart de leurs âges et de leurs identités. Le déclic s'était produit dès l'échange d'un regard appuyé la veille d'un vol en hélicoptère au-dessus de l'île de Kauai. Le lendemain, à l'aéroport de Lihue, comme le pilote faisait les présentations, Jules déclina ses origines

francophones et son voisin ricain immédiat de partir dans un *wiwi* lamentable. Au-delà de la double affirmation, ce dernier osait une crue allusion à un besoin naturel. Notre héros aurait pu demander à ce mufle ce qu'il faisait dans un bain de culture hawaïenne si différente de la sienne pour ridiculiser ainsi la langue française. Comme souvent, l'idée lui en vint plus tard et il savoura comme à l'accoutumée le plaisir de n'avoir pas répondu à la mordacité. Anna, placée à l'extrême droite des sièges arrière le surprit en déclarant : « Ce n'est pas important. »

Il se plongea dans son regard cendré illuminé des reflets de l'orient dans la fenêtre en plexiglas et s'enflamma, mais très peu de temps, car l'hélicoptère joua au yo-yo sous l'effet des turbulences. À vrai dire, il ne se sentit plus très bien, le nouveau Jules d'Anna.

— Tu as vu ta tête ? dit-elle.

— C'est parce que j'ai l'œil fixé sur la caméra à vous filmer, ça me désoriente.

— Tu fais des manières, t'es pilote, non ?

Elle voulait le rassurer avec une pointe de sarcasme. Il ne supportait pas que l'on découvre la moindre faille dans sa condition d'homme présumément très sûr de lui-même, d'autant que les pilotages évoqués se réduisaient à des jeux d'ordinateur. C'était sans doute, au creux de sa caverne, une manière de s'évader de la réalité en ne percevant du monde extérieur que des reflets pixélisés, modulables à son gré. Ou, plus prosaïquement, une façon de piloter à bon compte et sans risques.

En outre, malheureusement pour lui, en quittant l'hélico, il y perdit sa belle casquette de baseball sur laquelle était inscrit :

HUMUHUMUNUKUNUNUKUAPUAA.

Jules, mais quel prénom à porter, se satisfait souvent de ce résumé de sa vie quand on l'interroge sur son parcours : « Je n'ai eu qu'un enfant, mais j'ai planté beaucoup d'arbres. »

Il en avait beaucoup coupé aussi, sans compter ceux qu'il avait replantés. Son existence se caractérisait jusqu'alors par la dispersion de ses efforts et sa rapide lassitude de chacune de ses nouvelles entreprises. Son curriculum vitae, par voie de conséquence, dénotait une progression hésitante avec des hauts et des bas dans l'échelle sociale.

Anna ignore quel serait son prochain chemin, Jules moins encore.

— Tu veux faire quoi dans la vie ? dit-elle.

— Vous aimer.

— Mais encore ?

— M'occuper de vous.

— Mais c'est aimer ça !

— Je ne sais pas si je vous aime, j'ai usé mon potentiel d'amour-toujours.

— Ce n'est pas gentil.

— Je suis comme ça.

— Et si je te laisse là, tu fais quoi ?

— J'écris un roman.

— Sur moi ?

— Mais oui, bien sûr.

Dans l'attente, Jules et Anna s'éternisent au Hana-Maui Hotel au bout de la 360. Tout y est fait pour que les invités se sentent seuls. À peine interrompus par les hôtesse sans uniforme, ils savourent l'endroit dépourvu de fenêtres où l'air frais du Pacifique s'infiltré en caressant des rideaux de tulle. Les toits eux-mêmes ajourés flottent, aériens, sur un décor en bambou agrémenté de coussins en tissus les plus fins sur le mobilier en rotin.

Mais la jeunesse d'Anna l'agite déjà. Il faut aller vers les cascades avant que l'après-midi ne s'achève. Vingt-neuf ans contre quarante-neuf, Jules prend cependant le pli de l'obéissance, trop soucieux de prétendre aux mêmes envies.

Un pont très béton, sans charme et sans histoire, coupe la série de cascades qui se jettent dans les sept piscines dites sacrées

de Ohe'o Gulsh. Jules se contenterait bien d'admirer le paysage ou de s'aventurer dans le confort de la voiture vers la route interdite, mais Anna, encore une fois, revendique une approche plus intime.

Bientôt, Jules abdique, prend le chemin interminable vers l'étendue d'eau qu'Anna choisit, une petite crique en élévation, l'avant-dernier stade vers le royaume des tsunamis, le Pacifique, qu'il s'enorgueillit temporairement de voisiner quand nombre de ses amis européens, presque aux antipodes, se contentent de destinations qu'il prétend moins dignes d'intérêt. Sans doute, tente-t-il de trouver noble justification à son exil.

Il aurait aimé grimper vers la cascade Waimoku, dont les eaux plongent de plus de cent mètres, près de dix fois la cascadel de Coo, près de Spa, mais son manque de détermination caractéristique l'en empêche encore une fois.

Alors qu'Anna n'en finit pas d'ajuster sa tenue balnéaire, Jules attend, par tendresse, par résignation. Un malaise le surprend alors qu'il prend pied dans la septième piscine sacrée. Un mouvement incontrôlable l'entraîne à s'immerger dans les eaux rocailleuses, le force à l'agonie d'une longue suffocation. Son corps tressaille sous l'effet de spasmes, une froideur paralysante envahit ses veines. Il finit par perdre conscience, l'espace d'un instant, pour se retrouver au bord du petit pont anonyme, là où il avait commencé à obtempérer à sa compagne, un peu avant.

Quand des mystères se produisent, il n'en parle pas, comme de ces sensations de déjà vécu qui lui donnent parfois l'impression que sa vie est toute tracée malgré son lot de surprises.

Le mystère d'Ohe'o Gulsh se délabre rapidement dans l'esprit de Jules qu'Anna appelle à l'opposé du ponceau, vers les cascades plus petites ou des piscines moins sacrées.

Une métamorphose s'était opérée chez Jules. Maintenant, à l'heure où le soleil d'Hawaï plongeait dans l'Océan, caché à l'opposé, par delà les petites montagnes mères des cascades sacrées, une pleine lune lui rappelait tous les malaises qu'une

telle vision opérait sur lui en temps normal. Quand l'astre du soir est là, Jules se sent envahi d'une précarité, d'une versatilité inhabituelle. À l'inconfort de son mauvais rêve éveillé s'ajoute la présence obsessionnelle de la lune et tout ce qu'il refuse d'accepter, comme les forces occultes, le paranormal, l'ésotérisme, voire les certitudes comme celles des gens de religion.

Pour achever de le désenparer, le satellite de la Terre mange une comète, puis entraîne des lucioles dans un tourbillon qu'il gobe en un instant. Il songe aux attrape-rêves des Indiens, ce qui lui donne le sursaut de prétendre que de bons moments l'attendent.

Anna, lui offre le plus beau de la vision qu'une femme puisse offrir : elle-même, presque nue, dans un écrin de nature luxuriante, juchée sur le pont fragile qui enjambe le Pipiwai.

— J'ai envie de toi, dit-elle.

— Attendez.

Elle joue à dénouer les attaches d'épaule de son bikini, baisse légèrement le bas jusqu'à révéler la toison, puis le remonte avec pour effet de magnifier le pénil et la vallée étroite qui en déchire le fond. Mais il ne peut se résoudre à l'approcher, pris en tenaille entre son désir, l'absence d'intimité de l'endroit parcouru de touristes et son manque d'imagination, son incapacité à saisir le moment, à profiter de rares circonstances, sa pudibonderie étonnante aussi, car il se souvient, en d'autres temps, avoir connu une scène d'amour agitée autour d'une bouée à cloche aux abords d'Ibiza.

Il aurait pu l'emmenner derrière les bambous ou partout ailleurs dans la jungle intense. Plus tard, par nostalgie, il imaginerait de multiples variantes à la circonstance.

Jules avait conservé très longtemps en mémoire une photo de cette scène avec Anna. Des occasions manquées, donc, il en a beaucoup vécu. C'est après qu'il transforme, qu'il recompose. Il ne peut avoir trop de regrets puisque son inventivité lui offre à chaque moment de rêvasserie des modèles nouveaux de fin de

ses histoires initiées, parfois avortées. Né sous le signe du poisson, mais il sourit de l'astrologie, il aime recréer des épisodes dont il s'accorde à varier les versions au fil du temps, nageant entre le dérisoire de l'imaginaire et la saveur du réel ou le contraire.

Les escapades et les cascades dans la forêt de bambous l'inspirent moins que la petite chapelle Palapala Ho'omau, à quelques lieues du ruisseau Pipiwai. Elle abrite en effet la tombe de Charles Lindbergh, un de ses héros favoris, du moins à l'époque de son exploit transatlantique. Mais Anna exige un retour rapide à la base pour les préparatifs de la soirée, rituels féminins obligent. Tant pis pour le Saint Ex de l'endurance.

Il avait fini par admettre que ce Jules, amant soumis d'une trop jeune femme, ne lui correspondait pas, encore moins les mystères de l'Océan. Sa furtive compagne partit sans laisser trop de traces sinon celles du souvenir associé à une étrange expérience.

Il pourrait désormais ajouter un chapitre à sa petite réserve de paradis perdus pour les moments de solitude auxquels son exil louisianais le destinait.

Hawaï n'était qu'une autre fuite dans son destin, une désertion ultime aux antipodes de son pays d'origine. L'archipel lui était apparu comme un refuge, sa représentation presque mythologique de l'Arcadie. Il y reviendrait sans nul doute.

Katrina

À peine réveillée de la célébration de son bicentenaire, l'ancienne colonie s'impose à nouveau dans les premières pages des journaux. Les éléments, les événements se précipitent, transportent notre Jules à l'intérieur des reportages de télévision et, de téléspectateur, il devient le témoin d'une Louisiane punie, selon les dires du maire de La Nouvelle-Orléans.

Les nuages se précipitent encore et encore comme aspirés vers un trou géant. Le ciel laboure la terre, les arbres, les